

CHAPITRE X

La voiture était à plusieurs heures de Londres maintenant. Le chauffeur ne semblait pas savoir où se diriger, puisque plusieurs fois elle s'était arrêtée sur le bas-côté de la route. Élisabeth l'avait entendu déplier et replier une carte. Il ne faisait pas de doute pour elle, que c'était Find qui était au volant.

Elle n'en pouvait plus. Tout son corps était endolori. Les liens qui enserraient ses mains avaient même provoqué un hématome. Elle étouffait, sous le poids des couvertures qui recouvraient son corps. Elle ne savait pas vraiment à quel endroit elle se trouvait allongée, probablement à l'arrière du véhicule. Dans le coffre ?

Le plus difficile à supporter, était le bâillon qui était collé sur sa bouche et qui l'empêchait de crier, de pleurer, de tousser. Elle avait très soif aussi.

Quand elle s'était réveillée, elle avait voulu bouger, appeler, mais elle avait très vite compris qu'elle ne faisait pas un horrible cauchemar. Elle avait alors tenté de gesticuler pour remplacer les cris d'appel qui ne sortirent jamais de sa bouche.

Les douleurs au bas-ventre, enflé, se firent plus lancinantes. Plus elle réfléchissait, et plus une pression sur la vessie s'exerçait douloureusement. Le seul moyen de se défaire de cette torture, était de se laisser aller. C'est ce qu'elle fit, résignée.

Quand elle sentit le liquide chaud couler le long de ses jambes et inonder ses cuisses, un apaisement éphémère la gagna, l'autorisant à réfléchir, à se souvenir.

Elle n'avait pas compris pourquoi un enfant était venu lui apporter une lettre de Philippe.

Elle avait vu auparavant son mari disparaître au bout du pont.

Sur le moment, elle s'était dit qu'il avait dû assister au meurtre, de l'autre côté du fleuve. Peut-être était-ce durant une bagarre ?

C'était des mots du langage coutumier de Philippe, même si elle n'avait pas perçu de prime abord son écriture, ayant mis cette particularité sur le compte de l'émotion.

Elle n'avait eu aucune raison de douter d'un tout petit bout de chou. Elle savait qu'il était anglais, puisque sa mère avait ordonné, « Come in, come in. » S'il avait été français encore, elle aurait pu lui poser des questions. À sa mère aussi ! Mais la panique qui s'était emparée d'elle, l'en avait empêchée.

Le souffle rapide, elle avait pesté contre le bus qui avait tardé à venir.

Durant le trajet, elle avait douté de ses capacités à descendre toute seule les valises de chez Abaigh, alors que le temps lui était compté, d'autant qu'il lui fallait encore aplatir le linge pour faire rentrer le costume de son mari et les quelques babioles qu'ils avaient achetées.

Elle ne connaissait aucun numéro de téléphone de taxi. Aussi, quand elle était descendue de l'autobus, la recherche d'un véhicule qui devait l'amener à l'aéroport, l'avait accaparée et affolée. Alors elle avait perdu du temps pour tenter d'en apercevoir un, imaginant qu'elle aurait pu noter le numéro d'une compagnie affiché sur la carrosserie. Mais elle avait vite abandonné l'idée, préférant aller quêter l'information au petit

magasin d'alimentation où elle s'y était rendue durant ces derniers jours, à quelques pas de la maison d'Abaigh.

La jeune fille qui se trouvait à la caisse, une musulmane, portant un voile sur la tête, lui avait témoigné de sa sympathie et s'était montrée serviable les fois où elle était venue faire des achats.

C'est pourquoi, elle n'avait pas hésité à aller lui demander le renseignement. Celle-ci, qui parlait quelques mots de français, l'avait renseigné avec empressement et douceur, comme à son habitude. Cependant, elle avait remarqué son comportement quelque peu bizarre. Constatant l'absence de son mari, elle avait questionné :

- Ça va madame ?

- Oui, oui, je dois rejoindre mon mari à l'aéroport, je suis très pressée. Merci pour votre gentillesse.

- Vous voulez appeler d'ici ?

- Non merci ! Je ne suis pas encore tout à fait prête.

Elle avait bataillé ferme pour ouvrir la porte d'entrée de la maison d'Abaigh. Il y avait 3 verrous, et l'un, dont la clé avait un défaut, lui résista plus que de raison, pestant encore contre cette perte de temps.

Elle avait refermé ensuite la porte, n'ayant pas pris la peine de la verrouiller, il fallait faire vite, l'alarme risquait de sonner. Prise de ce souci, elle avait lancé les clefs sur le petit meuble placé à l'entrée du couloir et s'était précipitée sur le boîtier de l'alarme. Heureusement qu'elle se rappelait les chiffres de la combinaison, 1-3-7-7. Cela aurait été le comble si la sirène avait hurlé.

À bout de souffle, elle avait cependant atteint rapidement les 2 étages où était située sa chambre, se jetant avec fougue sur une valise.

Elle avait cru pourtant entendre une marche de l'escalier en bois craquer, alors qu'elle était affairée à replacer ses effets, mais elle ne s'en était pas souciée ; durant ses nuits blanches, elle avait même entendu un tintamarre qui provenait particulièrement du toit, probablement les poutres qui gémissaient de vieillesse.

Elle n'avait pas eu le temps de crier quand un bras l'avait agrippé par la taille, et qu'une main gantée avait recouvert sa bouche et son nez d'un mouchoir.

C'est la sonnette qui l'avait réveillée un peu plus tard, suivie de quelques coups frappés à la porte. Puis un silence profond s'était fait, qui avait duré au moins 15 minutes.

Allongée sur le lit, ligotée aux pieds et aux mains, on lui avait de surcroît enfilé un bonnet en laine, large en taille, qui recouvrait sa tête jusqu'au menton.

Outre l'impossibilité de voir, on lui avait fermé la bouche à l'aide d'un linge noué derrière la tête, l'empêchant d'aspirer l'air qui lui manquait déjà, jusqu'à l'étouffer.

Le robinet d'eau de la salle de bains avait rompu le silence de « sa nuit ». Celui qui lui voulait du mal s'était alors approché d'elle et l'avait aidée à s'asseoir sur le lit. Il lui avait tendu un verre, le lui fit comprendre en tout cas, en lui touchant le visage jusqu'à déverser un peu d'eau sur sa poitrine.

On lui avait enlevé le bâillon à ce moment-là, mais elle n'avait pas pu crier ; elle n'avait eu qu'une hâte, celle d'aspirer goulûment l'air qui s'était engouffré par la bouche dans un bruit qui ressemblait à un râle, et d'assécher sa gorge en feu. Aussi, elle avait adsorbé la boisson d'un seul trait.

Cela lui fit énormément de bien, puisqu'elle eut l'impression de flotter par la suite, même si elle était à nouveau liée et bâillonnée.

Elle ne se rappela d'ailleurs même pas comment elle avait atterri dans la voiture. Consciente un court instant, elle avait replongé à nouveau dans le trou noir, sans savoir combien de temps, elle y resta.

L'homme, si c'était un homme, n'avait pas ouvert la bouche. Probablement était-il anglais ! Cela confirma ses soupçons sur Find. Qui d'autres que lui, de mèche probablement avec Abaigh, pouvait avoir de bonnes raisons de l'enlever ?

"Abaigh", son nom était revenu plusieurs fois dans sa tête. C'était elle, de toute évidence l'instigatrice de son enlèvement. C'était elle, probablement encore, qui avait rédigé le texte, laissant croire qu'il était de son mari ; elle parlait bien le français et connaissait leurs prénoms.

Elisabeth avait retenu deux raisons, toutes les deux liées aux activités terroristes d'Abaigh.

La première pourrait être la conséquence d'une banale curiosité née à la suite de sa balade nocturne où elle avait fouiné dans un passé dissimulé.

À cette pensée, l'angoisse s'était faite plus lancinante, car elle ne voyait d'issue que dans la mort. Et, elle se dirigeait à toute allure vers sa destinée.

Une question resta en suspens, cependant, qui la réconforta, comment Abaigh s'était-elle aperçue de l'utilisation à la dérobée de l'ordinateur, alors qu'elle était absente ?

L'autre raison à laquelle elle se raccrocha pour espérer sortir vivante de son calvaire, pouvait concerner une demande de rançon qui servirait la cause des activistes.

Pourtant, elle avait du mal à imaginer Abaigh capable de lui faire du mal. Elle l'aimait beaucoup. Elle aurait pu devenir son amie. De nombreux sujets les avaient rapprochées tels les

souffrances de son passé qui ne l'avaient jamais quittée. Sa haine, son refus de pardonner, les avait quelque peu divisées.

L'éventualité d'un rapt banal orchestré par un inconnu, avec une rançon à la clef, mobilisa également un temps les pensées d'Élisabeth.

Le mobile lié au viol se mêla à ses interrogations, vite délaissé cependant, puisque si on avait voulu abuser d'elle, on l'aurait fait chez Abaigh. Mais, lorsqu'elle imagina, dans la foulée, qu'elle pouvait rejoindre les victimes d'un réseau de prostitution, elle se laissa traverser par des doutes, car elle n'était pas certaine de n'avoir pas été touchée, d'autant qu'elle ne s'était souvenue de rien après l'absorption de la drogue.

Elle se laissa convaincre aussi de faire les frais d'une vengeance aveugle révélée par les propos de son mari, au début de leur voyage. Il ne pouvait en être autrement : elle n'était concernée en rien par les litiges qui pouvaient découler des affaires liées à la profession de Philippe.

Mais, alors, comment son client, un certain "Moliri" ou "Molari" aurait-il fait pour les retrouver à Londres ?

Le rêve des docteurs Férod et Bluesea qu'elle fit, il y a quelques jours, qui ne lui facilita pas psychologiquement son hospitalisation, et les appréhensions qui s'ensuivirent, s'installèrent également dans son esprit. Il n'était plus question d'ovules, mais d'organes !

Enlisée dans les méandres de son imagination, elle n'avait pas la part facile pour dégoter un coupable présumé.

Le labyrinthe dans lequel elle se trouvait, s'élargit encore, quand des soupçons auxquels elle ne pouvait vraiment croire, se portèrent sur son mari. Était-elle tombée dans un coup monté où avait pris place un complice ? Pour l'assassiner ? Pour quelle raison ? Mais pourquoi ne l'avait-on pas tué chez Abaigh ?

Il est évident, s'en convainc-t-elle, pour y apporter une réponse, que le lieu qui aurait vu sa dernière heure arriver, aurait facilité la tâche des enquêteurs de Police.

"*La police ?*", le mot résonna dans sa tête. Elle se voyait déjà morte. Elle était déjà morte ! Ne l'était-elle pas ?